



## Exit

**Gérard GROMER**

**15 avril 2010**

C'était une rumeur, une inquiétude, c'est devenu un constat qui, aujourd'hui, fait l'unanimité, ou presque : oui, les gens se retrouvent sans repères, rien ne les tient, les valeurs n'ont plus cours, le sens n'est plus garanti, aucun ciel ne porte plus ni les causes, ni les fins, ni les Idéaux. L'homme a perdu pied, et comme il a horreur du vide et qu'il ne peut rester sans rien faire, il s'est laissé submerger par la fièvre technique. Le voici, immobile et agité, scotché devant ses écrans, enfermé dans l'image, connecté au réseau qui l'aligne, l'occupe, le surveille, le normalise. Ce qui lui arrive affecte son rapport au temps et à l'espace et se répercute sur son corps, sur ses nerfs. Le clavier de ses sensations se réduit, se simplifie dangereusement, ses émotions sont désormais prévisibles, sa sensibilité disparaît, son langage s'appauvrit, son orthographe n'est plus assurée, et son cerveau se montre réfractaire, de plus en plus, à la lecture.

Pourtant cet homme n'est pas déboussolé. Il lui arrive, dans les vieux quartiers, à l'écart de la circulation automobile, dans les passages piétonniers réhabilités et voués au commerce, de revenir à lui dans la peau d'un piéton à l'ancienne, avec ses références pleines de pittoresque dans la tête. Mais son milieu à lui, auquel il s'est adapté et dans lequel il évolue sans état d'âme, malgré le changement d'échelle, indifférent à l'écrasante verticalité des immeubles surdimensionnés, c'est cet espace

au confins des villes, ce no man's land aux rues introuvables, débordé par l'étalement du pouvoir, où s'affichent les logiques industrielles et commerciales, les bijoux technologiques et les intérêts privés.

Les quartiers d'affaires ont secrété aux bordures des métropoles et jusqu'au cœur des centres historiques, d'autres espaces, habités par l'absence, l'immobilité, le vide. Rien ne semble pouvoir arrêter leur morne prolifération. Il se peut que l'homme adapté traîne par là, qu'il fréquente, par hasard ou par nécessité, ces lieux inhospitaliers. Faut-il s'étonner s'il les traverse sans le moindre trouble, comme si de rien n'était, en somnambule, et qu'il les fasse siens ? Qu'il arpente les parkings souterrains, les entrepôts, les silos abandonnés, les chantiers de barrage, les bases militaires hors d'usage, les plates-formes en tous genre, dans le perpétuel présent des écrans de contrôle, des radars et des caméras de surveillance.

Un jour, un homme, pas moins indifférent que les autres à la morne ambiance de ces lieux désertés par l'esprit, s'est perdu dans les étages d'un garde-meuble vaste et lugubre. En mal d'orientation, il décide que ce qui va le guider, c'est ce petit carré vert, juste devant lui, sur lequel figure la silhouette en blanc d'un bonhomme, de profil, qui court dans la direction indiquée par une flèche. Bientôt, au détour d'un pilier, d'un départ d'escalier, d'un placard à balais, dans la proximité d'un extincteur, d'un interphone, d'un tableau de bord, où à l'intérieur d'un des monte-charge qui monte et descend derrière les murs avec une lenteur hypnotique, il remarque d'autres carrés verts ou jaunes, et aussi des triangles, tous supports du petit bonhomme qui lui fait signe. La silhouette, partout présente, clairement découpée sur son écriteau, répondait par différentes poses aux situations dramatiques à laquelle on l'avait confrontée. Le pantin, en fonction de son emplacement dans le bâtiment, était tantôt en fuite, ventre à terre, poursuivi par les flammes ou une inondation, tantôt rejeté en arrière, soufflé par une explosion, tétanisé par la foudre ou un câble de haute tension. L'une des vignettes s'était focalisée sur son profil gauche. On lui avait mis une casquette, et il dressait l'oreille devant une sonnette d'alarme, qui lui envoyait des ondes sous forme de cercles concentriques.

L'homme adapté comprend que l'on pouvait s'enticher de ces petits personnages. C'est ce qui était en train de lui arriver. D'ailleurs les habitants de Berlin-Est, très attachés à leur « Hampelmann » urbain, ne se sont-ils pas battus, après la chute du mur, pour le sauver du naufrage ? L'homme, qui n'imaginait jamais rien, se révèle à présent capable, dans un élan affectueux, jamais éprouvé auparavant, d'halluciner son petit bonhomme automate dans une sorte de dessin animé saccadé et simplifié, et de le voir en rêve, emporté dans des culbutes aériennes, de le sentir qui voletait et virevoltait autour de lui, de haut en bas de l'immeuble, et sous son crâne. En même temps, il prend une résolution : alors qu'il ne pratique plus la lecture et qu'il n'ouvre plus les livres, le voilà qui se passionne tout à coup pour le système visuel de ces modernes pictogrammes. Il ose même se persuader qu'il est apte à en proposer une nouvelle approche et, pourquoi pas, de préparer, par de nouvelles initiatives, la signalétique du futur. Il va être le premier à se surprendre, presque malgré lui, dans la position du collectionneur de panneaux de signalisation. Il prélève un peu partout les sigles, les logos, les totems, les emblèmes et toutes sortes d'écriteaux, qu'il photographie, classe, copie en essayant ensuite de les dessiner de mémoire. Il en possède de toutes les tailles, dans tous les styles graphiques, et, pour donner à sa collection du volume, il fréquente plus souvent qu'à son tour, les hôtels de toutes catégories, les métros, les gares, les ascenseurs, toujours étonné, lorsqu'il découvre une pièce inédite, ou une amusante vignette, éventuel chaînon manquant d'une série du passé. Son cerveau s'enfoncé progressivement dans cette forêt de signaux qui ressemble de plus en plus à une jungle. L'homme s'affole, perd le nord, abandonné par une signalétique qui ne le prend plus en main. Il part néanmoins conquérir de nouveaux territoires, en allant chasser là où aucun de ses collègues n'aurait eu l'idée de venir le chercher : les garages désaffectés avec leurs vieux repères à peine visibles, les hangars à volailles plus ou moins balisés, les porcheries et leur reliquat de parcours fléchés, mais aussi les hôpitaux, les sous-marins et quelques bâtiments en souffrance du patrimoine industriel.

Mais la ligne jaune était franchie. L'homme s'est coupé des écrans, déconnecté des réseaux, et il découvre, au-delà de sa passion pour le langage des signaux, qui continuent de se bousculer dans sa tête et sous l'ampoule électrique de son loft, la

vanité de toutes choses, et l'infinie banalité du monde. Il comprend que son obsession du chiffre l'a quitté, qu'il est libéré de toute hantise de rendement et qu'il est désormais incapable de gérer les stocks dont il avait la charge. Il devient, pour son entreprise, un élément à risque, à liquider d'urgence. Son patron, qui le licencie, excédé par cet employé irresponsable et pathétique, qui, pourtant parvient à lui tenir tête, lui désigne la porte d'un geste sans réplique, en lui criant : « Dégage ! ». Pas très loin de l'endroit où cette scène avait lieu, l'homme adapté avait remarqué, depuis quelques instants déjà, le carré vert avec la silhouette du bonhomme blanc dans sa course saccadée en direction de la flèche. Et les mots, dont tout humain comprend aujourd'hui la redoutable portée : « **SORTIE DE SECOURS. EMERGENCY. EXIT** ».

